



Découvrez ces films au Lieu central du Festival ouvert tous les jours dès 18h sauf :
dimanche 04 sept dès 12h
jeudi 08 sept dès 15h
vendredi 09 sept dès 15h
dimanche 11 sept dès 13h

La Bâtie a invité le Fonds d'art contemporain de la Ville de Genève à concocter quatre playlists vidéo tout droit sortie de sa collection.

Programme 1 (02.09 -> 05.09)

- Tony Morgan, *Lash*, 1973
- Muriel Olesen, *Basic Music* (Sic), 1974
- Christian Marclay, *Record Players*, 1984
- Pipilotti Rist, *I'm Not The Girl Who Misses Much*, 1986,
- Elisa Larvego, *George* [série «Huerfano's faces»], 2010-2012

Programme 2 (06.09 -> 09.09) (aussi pour les enfants)

- Fabrice Gygi, *A gentleman's agreement*, 2002
- collectif_fact, *Expanded Play Time*, 2004
- Delphine Reist, *Averse*, 2007
- Denis Savary, *Dessins animés 2 (le Bourdon)*, 2010

Programme 3 (10.09 -> 13.09) (aussi pour les enfants)

- Roman Signer, *Filme 1975-1989*
- Pierrick Sorin, *Réveils*, 1988
- Paul Viaccoz, *Premier janvier*, 2006
- Cédric Hoareau et Vincent Odon, *La surenchère*, 2011

Programme 4 (14.09 -> 17.09)

- Urs Lüthi, *Orgasm*, 1974
- Cerith Wyn Evans, *Degrees of Blindness*, 1988
- Christian Marclay, *Telephones*, 1995
- Koka Ramishvili, *Drawing Lesson*, 2003

Programme 1

du vendredi 2 au lundi 5 sept

Tony Morgan, Lash - 1973, noir et blanc, son, 6'54''

Dans la pratique artistique de Tony Morgan vie et art se confondent, et l'artiste devient le matériau premier de son travail comme moteur et représentation d'un processus artistique toujours en cours. L'œuvre de Tony Morgan pourrait ainsi converger sur la question du mouvement, du déplacement, tant géographique (Londres, Rome, Paris, Düsseldorf, New York, Amsterdam puis Genève) qu'autour des différentes pratiques artistiques (peinture, sculpture, dessin, vidéo, performance) qu'il ne cessera de questionner à l'aune du rôle social de l'artiste.

La vidéo Lash de 1973 représente l'action ou événement qui donna naissance à l'alter ego de l'artiste, Herman, né en une année auparavant à New York ; en 1972, accompagné de l'artiste Rebecca Horn, qui, par de grands gestes théâtraux, faute de connaître le mot en anglais, souhaitait acheter des faux cils dans un magasin, Tony Morgan conserve, dans cette mise en scène, l'image de cils extrêmement longs dont il fixe l'extrémité sur un miroir. De son reflet dans le miroir apparaîtra Herman, qui habitera l'œuvre de l'artiste durant de nombreuses années et servira d'interrogation à l'identité de l'artiste, à son statut et son image.

Muriel Olesen, Basic Music (Sic) - 1974, couleur, son, 12'35''

Avant de se tourner vers le médium vidéo, Muriel Olesen entreprend une série de travaux sur la question de l'objet et de son image, dans sa désignation par la voix qu'elle retranscrit au moyen de codes chromatiques ou au travers de recherches sur la projection d'ombres.

Avec ses premières œuvres personnelles en 1973, Muriel Olesen figure parmi les pionniers de l'art vidéo en Suisse, au même titre que Jean Otth, René Bauermeister, Janos Urban ou son époux Gérald Minkoff, avec lequel elle collabore dès 1970. Au travers de ce médium encore nouveau dans les années 70, elle réalisera également des installations et des vidéo sculptures qui feront date. Dans Basic Music (Sic), Muriel Olesen réalise trois performances distinctes, comme une narration libre, au moyen de ses expressions faciales et vocales, jusqu'à l'usure.

Christian Marclay, Record Players, 1984, couleur, son, 3 min 50 sec

Dès ses premières recherches artistiques, Christian Marclay s'intéresse au son et cherche à exploiter différents moyens de le rendre tangible visuellement. Bien que musicien amateur, sa pratique artistique s'exprime, avec une désinvolture inspirée du courant artistique Fluxus, dans deux domaines qui s'entrecroisent constamment, les arts plastiques et la performance. Dans Record Players, les disques vinyles ne sont plus seulement considérés comme de simples supports musicaux mais détournés de leur fonction et envisagés comme instruments à part entière. A l'image d'une performance de poésie sonore, les disques sont d'abord frottés, grattés, puis entrechoqués, de plus en plus malmenés, dans une montée en puissance qui aboutit au geste libérateur : la cassure, le cri, la destruction, transformés en acte créateur.

Pipilotti Rist, I'm Not The Girl Who Misses Much, 1986, couleur, son, 5 min

En 1986, alors qu'elle est encore étudiante à la Schule für Gestaltung de Bâle, Pipilotti Rist réalise, sous la forme d'un clip vidéo, une réinterprétation de la chanson des Beatles, Happiness is a Warm Gun. S'emparant des codes et des canons de la culture populaire (notamment ceux ayant trait à la représentation de la femme) qu'elle se plaît à brouiller et à parodier avec humour, l'artiste, en robe noire décolletée et lèvres rouges – marques d'une féminité exagérée –, agite son corps frénétiquement sur un fond coloré jusqu'à la saturation, tandis que la bande est lue à différentes vitesses et que l'image subit toutes sortes de distorsions.

Elisa Larvego, George [série «Huerfano's faces»], 2010-2012, couleur, son, 7 min 26 sec

La mémoire est au cœur du travail d'Elisa Larvego. Dans la série Huerfano's Faces, elle fixe les vestiges de deux communautés hippies d'une vallée isolée du Colorado en valorisant les rapports étroits qui lient les habitants à leur environnement. Portraits en situation, architectures, ruines et objets trouvés, les images photographiques ou filmées d'Elisa Larvego portent une attention à la fois anthropologique et poétique sur les récits d'une utopie et d'une époque presque révolue. Avec un regard juste, simple et sincère, habitant pleinement son sujet, Elisa Larvego se fonde dans ces communautés pour en tirer un portrait au plus proche de ceux qui les constituent plutôt que d'une idéologie collective.

Programme 2

du mardi 6 au vendredi 9 sept
(aussi pour les enfants !) 

Fabrice Gygi, A gentleman's agreement, 2002, couleur, son, 6 min 50 sec

Fabrice Gygi est à la fois sculpteur, graveur, peintre et performeur. Son travail questionne les mécanismes mis en place par différentes formes d'autorité. La vidéo *A Gentleman's Agreement* documente une performance que Fabrice Gygi a réalisée en 2002 à Zurich. L'artiste y revêt un gant métallique surmonté d'une petite maison. À l'aide d'une poudre et d'une allumette, il y met le feu et attend, impassible, l'extinction de la flamme – une illustration parfaite du double sens du mot "foyer".

collectif_fact, Expanded Play Time, 2004, couleur, son, 4 min 57 sec

Jusqu'en 2008, le travail de collectif_fact aborde des questions liées à l'espace urbain, en particulier l'urbanisme et l'architecture, avant de se tourner plus spécifiquement vers l'univers cinématographique, son langage, ses codes, ses faux-semblants. À la croisée de ces deux perspectives, la vidéo *Expanded Play Time* est un essai de spatialisation d'une scène extraite du célèbre film de Jacques Tati, *PlayTime*. En conservant l'ordre des plans et la bande son du film original, collectif_fact construit sous forme de maquette virtuelle la représentation des espaces et le mouvement des actions qui y prennent place. La narration dévie progressivement au profit d'une nouvelle architecture cinématographique.

Delphine Reist, Averse, 2007, couleur, son, 5 min

Le travail de Delphine Reist repose sur l'investissement de lieux sans qualité, impersonnels ou délaissés, dans lesquels des objets du quotidien s'animent de leur propre vie. En acquérant sa propre autonomie, l'objet manufacturé, standardisé, lié au monde de la production industrielle et de la consommation, renvoie directement à la propre dépendance – voire à l'asservissement – que nous nous sommes créés à son égard. Dans *Averse*, une pluie de néons, qui se détachent les uns après les autres et tonnent en s'écrasant au sol, mène à la fois la pièce à son autodestruction, mais entraîne également le spectateur de la lumière aux ténèbres.

Denis Savary, Dessins animés 2 (le Bourdon), 2010, noir et blanc, muet, 7 min 30 sec

Dessin, vidéo, installation, ou encore scénographie et mises en scène, le travail et la pratique artistique de Denis Savary reposent sur une culture et une curiosité foisonnantes et sur un sens aigu et complexe de l'exposition, de la mise en espace et en contexte de ses œuvres dans une possible narration.

Entre 2004 et 2014, Denis Savary réalise trois dessins animés. Une feuille, un crayon, une gomme, une stylisation formelle repoussée dans ses limites (quelques traits et une petite bille pour schématiser un personnage, quelques traces pour signaler un mouvement), une captation image par image sont autant d'outils qui donnent à cette suite de saynètes souvent absurdes une pureté toute remarquable. C'est bien de processus qu'il s'agit ici quand, au fil de l'action, l'artiste donne à en voir toutes les étapes et, surtout, laisse lisibles leurs traces ; le papier se recouvre de dépôts, d'empreintes délaissées, de résidus de gomme, comme un palimpseste. Cette mise à plat et cette humilité non dissimulées du travail, où s'exprime la recherche d'une forme d'éléментарité dans le dosage et la force expressive du trait, laissent une impression de vide que vient combler une tendre et efficiente poésie burlesque.

Programme 3

du samedi 10 au mardi 13 sept
(aussi pour les enfants !) 

Roman Signer, Filme 1975-1989, couleur, muet, 12 min

Entre 1975 et 1989, Roman Signer a réalisé un ensemble significatif de films muets tournés pour la plupart en Super-8 qui constituent un réservoir et un abécédaire d'images dans lesquels l'artiste vient puiser, à la fois témoignages de performances et œuvres vidéo à part entière. La qualité du grain de l'image, la modestie des moyens mis en œuvre, tant au niveau de la technique que des objets utilisés, tirés du quotidien (tables, chaises, bottes, kayak, ballons, livres), confèrent à ces saynètes un aspect volontairement amateur, brut, laconique et absurde. L'effet se révèle d'autant plus percutant et drôle que l'artiste, dans son refus d'utiliser le son dans les scènes d'explosions, confère un statut ambigu à ses vidéos.

Pierrick Sorin, Réveils, 1988, couleur, son, 5 min 13 sec

Réveils est l'un des premiers d'une longue série d'autofilmages réalisés par Pierrick Sorin. À partir des souvenirs de son passé d'instituteur et des difficultés qu'il rencontrait à se réveiller chaque matin, il compose en 1988 un petit hymne au constat d'échec du quotidien. En employant un dispositif bidouillé, mais qui reste propre à l'art contemporain, Pierrick Sorin, portrait de l'antihéros confronté aux contraintes domestiques et sociales, met en doute, non sans humour, la figure de l'artiste, de même qu'une société qui prône l'activité comme valeur, l'idéologie de l'efficacité et de la productivité. Une petite perle burlesque...

Paul Viaccoz, Premier janvier, 2006, couleur, son, 7 min 15 sec

Brouillant continuellement les pistes, formelles ou interprétatives, mêlant des perspectives souvent éloignées, conviant l'humour et le non-sens comme (seule ?) échappatoire, l'univers de Paul Viaccoz dépeint un état du monde où même la plus absurde des résistances est, dans son mérite d'exister, pourvue d'une force incisive comme de la plus douce poésie. Le dessin, la vidéo, la peinture, l'installation sont autant de formes abordées par l'artiste et autant d'univers dans lesquels il se met en jeu ou en péril : un monde obsessionnel empreint de démons, d'absurde, de délires, de rêves, de confinement, de grands espaces... Au travers de son travail, Paul Viaccoz porte un regard teinté de dérision (et d'autodérision) sur un monde toujours plus difficile à appréhender.

Cédric Hoareau et Vincent Odon, La surenchère, 2011, couleur, son, 12 min

La Surenchère est née de la rencontre en 2008 entre deux artistes, Cédric Hoareau et Vincent Odon. Ce projet est l'ensemble d'une suite d'actions filmées qui interroge, non sans humour, l'idée de compétition dans le milieu de l'art contemporain. Le principe est simple: faire mieux que l'autre. Lorsque l'un des deux artistes définit un thème, l'autre doit répliquer immédiatement par une action. Ils combattent ainsi à tour de rôle et filment leurs performances. Cailloux, 3m40, concert, excès de vitesse, arbre... à chaque thème, les deux artistes tentent de se dépasser ou de se singulariser pour remporter l'approbation d'un public potentiel.

Programme 4

du mercredi 14 au samedi 17 sept

Urs Lüthi, Orgasm, 1974, noir et blanc, son, 7 min 45 sec

Adeptes de l'autoportrait, Urs Lüthi a touché à tous les médias (photographie, peinture, performance) en plaçant le plus souvent son corps au centre de son art pour mieux questionner son identité.

Produite dans les studios Art/Tapes/22 à l'occasion d'un séjour à Florence en 1974, Orgasm est l'une des rares bandes vidéo réalisées par l'artiste à cette époque. Sa composition est simple, elle présente un écran partagé verticalement en deux parties : à gauche le visage aux traits androgynes de l'artiste, à droite un verre d'abord vide. Tandis que le verre se remplit de lait avant de déborder, le visage de l'artiste tressaille et esquisse des spasmes.

Sur fond d'une même bande son, les deux parties de l'écran semblent liées par une interaction. Mais contrairement à ce que suggèrent le titre de l'œuvre et à la métaphore du verre de lait, les expressions faciales de l'artiste ne sont pas dues à l'émotion, mais bien à de l'eau qui s'écoule sur son visage.

Cerith Wyn Evans, Degrees of Blindness, 1988, couleur, son, 19 min

Assistant du réalisateur Derek Jarman entre 1985 et 1987, Cerith Wyn Evans initie sa carrière artistique en réalisant des films expérimentaux ainsi que des vidéos pour des groupes tels que The Smiths, The Fall et The Throbbing Gristle et, à partir des années 1990, étend sa pratique à la sculpture et à l'installation.

Inspiré par un poème de William Blake, Degrees of Blindness s'appuie sur différents modes de percevoir et de saisir la réalité au travers de visions hétérogènes, où se mêlent, dans un esprit post-punk, des expressions artistiques et culturelles diverses (antiquité, modernisme, religion, danse, peinture ...), construites par anachronisme, mais générant une vision nouvelle dans laquelle le sens est chahuté.

Christian Marclay, Telephones, 1995, noir et blanc, couleur, son, 7 min 30 sec

Dès le début de sa carrière artistique, Christian Marclay explore les liens entre sons et arts plastiques, par le biais de performances, de concerts, de sculptures et d'installations. Son travail se situe à ce point de rencontre et d'influence entre la musique la plus expérimentale et le monde de l'art et tire parti des relations expressives entre son et image.

Dans Telephones, Christian Marclay emploie le film (hollywoodien) et sa bande son comme ready-made ; en reconstruisant, tout en la fragmentant, l'action dans sa chronologie, du décrochage au raccrochage du téléphone, Christian Marclay compose un poème sonore à part entière et une nouvelle narration, emplie d'humour et d'absurde.

Koka Ramishvili, Drawing Lesson, 2003, couleur, son, 12 min 30 sec

Le travail artistique de Koka Ramishvili porte une réflexion constante sur les différents médiums employés par l'artiste et sur la manière dont ces médiums s'interrogent mutuellement au sein même de son œuvre. Ainsi la vidéo et le dessin se trouvent au centre de Drawing Lesson : les moyens vidéo sont mis ici au service du dessin, dont le sens du processus, du néant à l'apparition, ne cesse de s'inverser. Le son amplifié du frottement du crayon sur le papier, de même que la vitesse modifiée de l'exécution du dessin provoquent une transformation progressive de l'image – une image narrative qui s'use – en une écriture, un signe ; le dessin devient la trace d'une mémoire, celle notamment de l'exil de l'artiste de sa Géorgie natale.